Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 8 | 2015

Au seuil du cloître : la présence des laïcs (hôtelleries,
bâtiments d'accueil, activités artisanales et de
services) entre le V^e et le XII^e siècle

Espace d'assistance, espace de pouvoir : les dispositifs d'accueil et d'hébergements dans quelques monastères bénédictins en Normandie aux XII^e et XIII^e siècles

Mathilde Gardeux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/13639>

DOI : 10.4000/cem.13639

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Mathilde Gardeux, « Espace d'assistance, espace de pouvoir : les dispositifs d'accueil et d'hébergements dans quelques monastères bénédictins en Normandie aux XII^e et XIII^e siècles », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 8 | 2015, mis en ligne le 16 novembre 2015, consulté le 02 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cem/13639> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.13639>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mars 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Espace d'assistance, espace de pouvoir : les dispositifs d'accueil et d'hébergements dans quelques monastères bénédictins en Normandie aux XII^e et XIII^e siècles

Mathilde Gardeux

- 1 Comme en témoignent les sources chrétiennes, l'accueil des « étrangers » et le devoir d'assistance pour les plus pauvres constituent de véritables institutions placées au cœur de la vie monastique. Indigents, pèlerins, seigneurs locaux ou ducs, moines ou archevêques se présentent tour à tour aux portes des monastères. C'est à partir de la porte, parfois même avant comme l'a montré

Eleonora Destefanis, que l'accueil prend différentes formes en fonction de l'origine sociale des personnes reçues. Cette organisation, qui transparaît déjà dans la *Règle de saint Benoît*, se confirme et se complexifie dans les sources plus tardives, tel le *Coutumier de Fleury*, rédigé peu après l'an Mil, ou les *Chroniques de Robert de Torigny*, abbé du Mont-Saint-Michel de 1154 à 1186. Mais si les textes nous informent sur les modalités de l'accueil et la gestion des offices liés à cette activité, ils ne révèlent que peu d'éléments sur les bâtiments dédiés à la réception ou à l'hébergement, sur leur situation topographique ou leurs aménagements.

- 2 C'est autour de ces interrogations que nos recherches se sont développées et nous ont amenés à effectuer des investigations sur l'abbaye Saint-Pierre de Jumièges en 2012. Située à 28 km à l'ouest de Rouen (Seine-Maritime), dans une boucle de la Seine,

l'abbaye de Jumièges aurait été fondée vers 654 par saint Philibert sur des terres données par la reine Bathilde à cet effet. À partir du ^x^e siècle, soutenue par le pouvoir ducal constitué depuis peu, cet établissement verra son importance croître dans le paysage monastique et politique de la Normandie nouvellement créée : certains édifices encore visibles aujourd'hui et construits aux ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles témoignent de la richesse de l'abbaye. L'un d'entre eux a retenu l'attention de Nathalie Manoury en 1993 ¹ : il s'agit de l'aile ouest du cloître, identifiée à la suite de cette première étude comme étant une hôtellerie. Les investigations menées en 2012 sur cet édifice posèrent de nouvelles hypothèses sur l'organisation de l'accueil à Jumièges et, notamment, sur la réception des nobles et seigneurs locaux. À partir de ces découvertes, nous avons souhaité en savoir davantage sur la gestion de l'accueil dans les autres abbayes de la Normandie ducale, à commencer par l'établissement le plus proche de Jumièges : Saint-Georges de Boscherville.

- 3 Situé à environ 17 km au nord-est de Jumièges, Saint-Georges de Boscherville ² est tout d'abord un collège de chanoine fondé vers 1050 par Raoul, grand chambellan de Normandie et précepteur du jeune duc Guillaume le Bâtard. La famille fondatrice, dont le siège originel était Boscherville, va ensuite devenir la puissante famille des Tancarville, et transformera le collège de chanoine en abbaye bénédictine en 1113. Les fouilles dirigées par Jacques Le Maho, complétées par son étude sur le logis des Chambellans, apportèrent de nouveaux éléments sur la réception et la circulation des nobles laïcs à l'intérieur même de l'enceinte du monastère.
- 4 Enfin, le dernier site abordé est celui du Mont-Saint-Michel. Le premier sanctuaire dédié à saint Michel est dédié par l'évêque d'Avranches, Aubert, le 16 octobre 709. Il s'ensuit l'installation d'une petite communauté de clerc à la même période. Au ^x^e siècle, période de réforme religieuse intense, des moines bénédictins s'installeront vers 965-966. À cette date, le Mont était déjà un centre de pèlerinage important, mais aussi un enjeu politique crucial entre la Normandie et la Bretagne, puis entre la France et l'Angleterre. Ici, les sources écrites se sont révélées particulièrement précieuses, et souvent riches d'enseignements sur les dispositions liées à la réception et à l'hébergement, car aucune étude archéologique n'a été menée sur les édifices considérés comme bâtiment d'accueil, excepté les recherches récentes, mais non publiées, de Florence Margo-Schwoebel sur la circulation et la topographie de l'abbaye, et d'Yves Gallet sur le système d'accès occidental de l'abbaye ³. Cependant, malgré cette contrainte, nous avons souhaité effectuer cette présentation de l'organisation de l'accueil au Mont-Saint-Michel aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles afin d'établir un premier point sur les connaissances liées à l'organisation de l'accueil dans un site à la topographie si particulière.
- 5 À l'issue de ces analyses, une synthèse de ce premier état des recherches sur l'accueil en Normandie a pu être établie. Si la question de l'institution de l'aumône n'a été que peu abordée sur ces trois sites, en raison du manque de sources écrites et archéologiques, l'orientation de l'analyse s'est rapidement tournée vers des problématiques liées aux lieux de réception des nobles et à leur relation avec les abbayes normandes au ^{xiii}^e siècle.

L'organisation de l'accueil à Jumièges : questionnement et nouvelles hypothèses

« Jumièges l'aumônier »

- 6 L'abbaye de Jumièges est le point de départ de cette analyse, et elle se trouve être également la seule abbaye normande à bénéficier de ce qualificatif évocateur d'aumônier. L'origine de cette épithète proviendrait, d'après l'histoire de l'abbaye rédigée au ^{xvii}^e siècle par un moine anonyme, de la grande générosité de saint Gontard, élu abbé en 1078, envers les plus démunis ⁴.
- 7 Aujourd'hui, il ne reste rien des vestiges d'une possible aumônerie, et les plans les plus anciens (fig. 1 et 2) ne font état d'aucun édifice ayant pu avoir cette fonction.

Fig. 1 – Abbaye de Jumièges, dessin d'ensemble réalisé en 1678. Gravure tirée du *Monasticon Gallicanum*.

Fig. 2 – Plan géométral de l'abbaye de Saint Pierre de Jumièges, tracé réalisé en 1674, in N. MANOURY, *Les bâtiments conventuels de l'abbaye de Jumièges (VII^e-XVIII^e siècle). Étude historique et architecturale*, mémoire de maîtrise, université de Rouen, 1993.

- 8 Néanmoins, plusieurs sources écrites témoignent de la présence de cette institution. Dans son étude sur les bâtiments conventuels de l'abbaye de Jumièges, N. Manoury relève la mention d'une aumônerie dans un ordinaire du XIV^e siècle⁵. Elle se situerait près de la porterie, voir accolée à cette dernière, mais la description ne précise pas exactement sa position par rapport à l'enceinte monastique. Cependant, cette mention très ténue permet de confirmer la présence de l'institution de l'aumône à Jumièges, ainsi que son emplacement sur un espace de transition entre l'intérieur et l'extérieur de l'enceinte monastique, non loin de la porterie.
- 9 Un second document apporte des précisions quant à l'importance de cette institution à Jumièges. Entre 1337 et 1338, comme ce fut le cas pour la plupart des établissements normands, un état des biens de l'abbaye fut dressé pour les commissaires du pape Benoît XII⁶. Parmi les dix offices mentionnés figure celui de l'aumônier. Malgré les erreurs flagrantes dans le calcul du total des charges et revenus, volontaires ou involontaires, Dom Jean Laporte a pu restituer le montant exact des charges et des recettes de l'aumônerie, soit un revenu de 475 livres pour des dépenses s'élevant à 225 livres⁷. Ses revenus provenaient du paiement de taxes (dîme et cens) par plusieurs paroisses, de trois moulins, et de plusieurs versements en nature (blé et foin). Le vin, lui, était fourni par le cellérier, qui devait également vingt-deux pains blancs et cent pains noirs par semaine pour la distribution aux pauvres, à laquelle il faut ajouter les dons de vêtements et de chaussure. L'apport conséquent du cellérier ne doit pas nous étonner, car sa fonction lui assurait des revenus très largement supérieurs à ceux de l'aumônier – 3 500 livres en 1338 contre 475 livres pour l'aumônier. Quant à l'aumônier, hormis les distributions de nourriture, de vin et de vêtements aux pauvres, infirmes et aux femmes enceintes⁸, il doit également subvenir aux charges de fonctionnement de

son office. Ainsi, il doit fournir l'équipement nécessaire pour les chevaux de son écurie (harnachement, charroi, etc.), payer les salaires de deux familiers et du personnel chargé de cultiver et entretenir ses terres, et se charger de l'entretien des bâtiments situés sur ses domaines. Cela inclut même la barrière de chancel d'une église située dans une de ses paroisses. Enfin, il doit offrir chaque année trois *dolia* de vin à la léproserie de Jumièges.

- 10 Cet état des biens confirme ce que les comptes rendus des visites d'Eudes Rigaud soulignaient entre 1256 et 1264 : l'abbaye de Jumièges fournit quotidiennement l'aumône à ceux qui se présentent à sa porte, exceptée en 1256⁹. Lors de cette visite, l'archevêque estime que l'aumône est inférieure à ce qu'elle devrait être et recommande à l'abbé Guillaume V d'en améliorer l'administration. Il semblerait que le problème ait été résolu, car Eudes Rigaud ne mentionnera plus aucune difficulté liée à la gestion de l'aumône. Quant aux périodes antérieures, les recherches plus récentes n'ont pour l'instant apporté aucune nouvelle donnée sur cette institution. Quelques témoignages nous sont parvenus, mais de manière indirecte, par l'intermédiaire du moine anonyme qui rédigea l'histoire de l'abbaye de Jumièges. Tout comme les auteurs de la *Gallia Christiana*, ce dernier avait accès à des documents qui furent détruits ou perdus après la vente de l'abbaye comme bien national. Mais si l'état des biens effectué en 1338 semble confirmer le rôle majeur de l'abbaye dans la donation d'aumône, il est impossible dans l'état actuel des recherches d'affirmer que cette institution était déjà bien en place à l'époque de l'abbé Gontard, voir même avant.

L'accueil du pouvoir à l'abbaye de Jumièges

- 11 Si l'abbaye de Jumièges n'entretenait pas de rapports aussi étroits avec une famille de la noblesse locale ou ducale que l'abbaye Saint-Georges de Boscherville, son statut d'abbaye de fondation royale et le soutien des ducs de Normandie, notamment entre le ^xe siècle et le ^{xii}e siècle, lui donnèrent une place de premier plan dans le paysage monastique de la Normandie ducale. Plusieurs textes relatent les visites de grands personnages à l'abbaye, tel Guillaume le Conquérant lors de la consécration de l'abbatiale Notre-Dame en 1067. Ces visites, comme l'a démontré Véronique Gazeau, possédaient également un caractère politique fort, car « l'exercice du pouvoir par les ducs de Normandie ne pouvait se dispenser des relations étroites avec les abbés bénédictins, détenteurs de temporels qui en faisaient d'importants seigneurs ¹⁰ ». Ces visites étaient effectuées au cours des voyages du duc à travers la Normandie, ce dernier se rendant dans les établissements susceptibles de le recevoir avec sa suite, parfois pendant plusieurs jours. Ainsi, seules les abbayes les plus riches avaient les capacités matérielles suffisantes pour accueillir un si grand nombre de personnes, avec les honneurs dus à leur rang. À cela, il faut ajouter les visites d'évêques ou d'archevêques, ces derniers se déplaçant également avec une suite plus ou moins nombreuse. Enfin, les seigneurs des territoires environnants pouvaient exercer à l'abbaye de Jumièges un droit de gîte : en échange d'une donation, ils avaient la possibilité d'être nourris et logés à l'abbaye à des dates précises. Ainsi, en échange de deux parts de la dîme de Flancourt et la moitié de la dîme d'Épreville, Baudry d'Épreville et son épouse étaient hébergés gratuitement au monastère à Noël, à Pâques et le jour de la fête de Saint-Pierre ¹¹. Ce droit, qui généra de nombreux abus, sera supprimé en 1324 par l'abbé Mathieu Cornet. Les sources écrites nous présentent donc l'abbaye comme un centre d'assistance important, mais également comme un lieu

d'hébergement et de réception du pouvoir, qu'il soit laïc ou ecclésiastique. Les recherches menées sur l'abbaye ont révélé deux édifices dont les fonctions pourraient bien être en lien avec ces activités : l'aile ouest du cloître (seconde moitié du XII^e siècle) et le logis du Mesnil-sous-Jumièges (première moitié du XIV^e siècle).

- 12 Située en face de la porterie élevée au XIV^e siècle, l'aile ouest est un édifice de 36 m de long pour 14 m de large dans œuvre (fig. 3).

Fig. 3 – Vue du sud-ouest de l'aile occidentale de l'abbaye de Jumièges (cl. M. Gardeux).

- 13 Une grande salle de 10 m de large pour 36 m de long constitue son élément principal (fig. 4).

Fig. 4 – Vue de la grande salle depuis le nord-ouest (cl. G. Deshayes).

- 14 Contre son mur ouest, un porche monumental débouche au centre de la grande salle et est encadré par deux maisons, aujourd'hui en ruines. Enfin, un second porche, interprété comme parloir en raison des deux bancs installés contre les murs nord et sud, vient s'appuyer contre la travée nord de la grande salle. Les vestiges encore en place témoignent de la présence d'un étage, mais celui-ci correspond à l'installation de la bibliothèque par les moines mauristes entre 1663 et 1669. Lorsque N. Manoury entreprit son étude sur les bâtiments conventuels de l'abbaye de Jumièges, la grande salle était alors interprétée comme un cellier, de même que les ruines des deux édifices construits de part et d'autre du porche central. Cependant, elle put rapidement constater que cette salle ne présentait pas les caractéristiques propres à un cellier : onze fenêtres, au minimum, s'ouvraient sur la grande salle, et au moins trois portes donnaient sur l'extérieur, dont deux hors des bâtiments claustraux, vers l'ouest. De plus, les décors sculptés encore visibles en haut du mur occidental (fig. 5), les traces de peinture ainsi que le soin apporté à l'architecture ne correspondent pas à la typologie des celliers normands pour la période du XII^e siècle.

Fig. 5a – Le décor sculpté du mur ouest (cl. M. Gardeux).

Fig. 5b – Chapiteaux sculptés situés entre les travées 4 et 5 (cl. R. Martin du Gard, 1909).

- 15 Pour N. Manoury, ces dispositions suggéreraient plutôt la présence d'une hôtellerie, qu'elle interprète comme un espace d'hébergement et de réception pour les hôtes de marque. À son architecture soignée et à son grand volume, s'ajoute une entrée

monumentale tournée vers l'entrée de l'abbaye et qui semble également indiquer sa vocation d'accueil ¹².

- 16 L'étude du bâti menée en 2012 sur l'aile ouest a apporté de nouvelles précisions quant à l'hypothèse d'une structure d'accueil et d'hébergement. L'objectif de ces investigations était de retrouver le premier état de l'édifice, et comprendre sa ou ses fonctions originelles. Deux éléments correspondent à la première phase de l'aile occidentale : la grande salle et le porche central (fig. 6).

Fig. 6 – Plan de l'aile ouest, état 1 (relevé et DAO M. Gardeux, 2012).

- 17 La trace de solin visible sur le mur sud du porche suppose la présence d'un appentis qui devait longer entièrement ou partiellement le mur ouest de la grande salle. Trois portes ont été confirmées : la première correspondant au porche central, la seconde se situant dans la deuxième travée du mur ouest, et la troisième dans la travée occidentale du mur sud. D'après leur architecture, leur dimension et leur position, il est probable que ces accès aient tous deux servi de porte de service, mais l'hypothèse n'a pu être confirmée. Trois autres accès sont supposés pour cette première phase. Situés dans la travée nord de la grande salle, ils débouchent chacun sur trois espaces bien distincts : le premier à l'ouest, vers l'extérieur de la grande salle, le deuxième au rez-de-chaussée de la tour sud de l'abbatiale, le troisième dans le cloître. Les vestiges de ce dernier ont entièrement disparu lors des restaurations de 1973, mais il est visible sur le plan dressé en 1674 par Pierre de La Vigne. Le second accès, vers l'abbatiale, est bouché. Une autre porte, possédant les mêmes dimensions, fut aménagée dans le mur nord de la tour nord, elle aussi condamnée. Lors des travaux menés par James Morganstern sur l'abbatiale, une datation au ¹⁴C fut effectuée sur le bouchage : la porte nord fut bouchée au plus tard entre 1204 et 1218 ¹³. Il est tentant d'appliquer la même datation pour le bouchage de la porte sud, mais aucune datation au ¹⁴C ne vient étayer cette hypothèse.

De plus, il faut préciser que lors de la construction de la grande salle, le sol fut décaissé de plus d'un mètre. Or, aucune trace d'escalier menant à la porte n'a pour l'instant été observée, ce qui ne permet pas de confirmer la présence d'un accès direct à l'abbatiale, comme ce fut le cas pour l'aile ouest de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville, qui servit de lieu d'hébergement et de réception aux XII^e et XIII^e siècles. Enfin, l'accès aménagé dans le mur occidental de la travée nord demeure hypothétique, car si le plan de 1674 et la présence du porche nord confirment sa présence, les destructions qu'il subit au cours des siècles ont supprimé de nombreuses informations quant à sa datation.

- 18 À ces interrogations sur le phasage des espaces de circulations, il faut ajouter celui de la datation de la construction de la grande salle et du porche central. N. Manoury proposa, d'après ses observations portant sur l'architecture et le décor sculpté, une fourchette située entre 1140 et 1180. Frédéric Épaul, en comparant la pente du négatif du solin de la toiture de la grande salle à celle d'autres édifices normands, émet l'hypothèse d'une construction située entre 1160 et 1210.
- 19 Le second objectif de l'étude était de mieux cerner la ou les fonctions de l'aile ouest dans son premier état. D'emblée, nous avons remarqué l'absence d'éléments de confort, tels des cheminées ou des fenêtres à coussièges, éléments se retrouvant dans des lieux d'hébergements. De plus, la présence d'étage ou de subdivision par des murs de refend n'a pas été observée, ce qui confirmerait l'absence d'espace d'hébergement dans l'aile ouest. Cependant, l'hypothèse d'une structure de réception n'est pas à exclure. Comme nous l'avons rappelé plus haut, Saint-Pierre de Jumièges, en tant qu'abbaye de fondation royale et possesseur d'un temporel considérable, entretenait des liens étroits avec la noblesse locale et ducale, ainsi que les membres de la hiérarchie ecclésiastique normande. La construction d'une telle salle fut peut-être décidée afin de recevoir les hôtes de marque, recueillir leurs dons ou gérer les litiges au sujet des biens de l'abbaye. L'ajout, dans une seconde phase, du porche nord, pourrait étayer cette hypothèse. Si le porche central est bien synchrone de l'élévation de la grande salle, le porche nord fut ajouté dans un second temps, impliquant l'ouverture d'un accès vers la travée nord de la grande salle (fig. 7).

Fig. 7 – Plan de l'aile ouest, état 2 (relevé et DAO M. Gardeux, 2012).

- 20 Ce dernier est dénommé aujourd'hui parloir, en raison des bancs qui s'appuient le long des murs nord et sud. Les indices relevés lors de l'étude du bâti semblent confirmer l'appartenance des bancs à la première phase de construction du porche nord. La présence de ces bancs, soit synchrones de la première phase du porche, soit installés dans un second temps, tend à prouver cette fonction qui ne serait pas incompatible avec une grande salle de réception, ce qui est le cas à Saint-Georges de Boscherville. Enfin, l'archevêque Eudes Rigaud note la présence de trop nombreux laïcs venant troubler la quiétude du monastère ¹⁴ : serait-ce la conséquence d'espaces de réception situés trop près du cloître et de l'abbatiale ou trop facilement accessible ?
- 21 Mais si l'aile ouest était uniquement dévolue à la réception des hôtes de marque, qu'en est-il de leur hébergement ? La mention de la visite de Guillaume le Conquérant, probablement de celle de Richard I^{er} d'Angleterre en 1198 ¹⁵, ainsi que l'exercice du droit de gîte par certains seigneurs indiquent la présence de structures capable d'héberger des hôtes de marque, et parfois leur suite. Les sources écrites ne mentionnent pas d'espace d'hébergement dédié aux hôtes de l'abbaye, mais la visite d'Eudes Rigaud en 1267 nous informe de la récente construction d'un logis abbatial, jugé trop somptueux par l'archevêque ¹⁶. Se pourrait-il que le logis de l'abbé ait servi de lieu de réception, comme c'est le cas au Mont-Saint-Michel au XII^e siècle, mais également de lieu d'hébergement pour la noblesse ? Cet édifice ayant été détruit, rien aujourd'hui ne permet de confirmer cette dernière hypothèse. Seul l'état des biens de l'abbaye dressé en 1338 confirme le rôle occupé par l'abbé dans la réception des hôtes. Il y est précisé, en effet, que l'abbé devra pourvoir aux fournitures nécessaires à son logis – comme les couvertures ou les nappes –, mais également à son devoir d'hospitalité ¹⁷. Mais ces fournitures étaient-elles destinées à l'hébergement des hôtes dans le logis abbatial même ou à une autre structure ?

- 22 Cependant, les remontrances d'Eudes Rigaud en 1267 et la suppression du droit de gîte par l'abbé Mathieu Cornet en 1324 pourraient indiquer une nouvelle organisation de l'accueil à l'abbaye vers la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle. Dans son mémoire de maîtrise sur le logis du Mesnil-sous-Jumièges (fig. 8), situé à environ 4 km au sud de l'abbaye, Hélène Dupont propose de voir dans ce logis un lieu d'hébergement pour les hôtes de marque se rendant à l'abbaye de Jumièges ¹⁸.

Fig. 8 – Le logis du Mesnil-sous-Jumièges, vue de l'ouest (cl. M. Gardeux).

- 23 Cet édifice, long de 50 m et large d'environ 10 m, fut probablement édifié dans la première moitié du XIV^e siècle : il est d'ailleurs mentionné dans l'état des biens de 1338. Contrairement à l'aile ouest, il possède à l'étage des fenêtres à coussièges et des cheminées (fig. 9), ainsi qu'une chapelle à l'est, qui fut ajoutée dans une seconde phase.

Fig. 9a – Fenêtre à coussièges du logis du Mesnil-sous-Jumièges (cl. M. Gardeux).

Fig. 9b – Cheminée du logis du Mesnil-sous-Jumièges (cl. M. Gardeux).

- 24 Au rez-de-chaussée, des celliers furent aménagés. Les similitudes avec les logis seigneuriaux de Normandie à la même époque sont frappantes, et la présence d'une

chapelle se retrouve également dans d'autres sites, comme le logis des Chambellans construit dans l'abbaye même de Saint-Georges de Boscherville. Faudrait-il voir dans le logis du Mesnil-sous-Jumièges la preuve d'une évolution de l'accueil à l'abbaye de Jumièges, comme le propose H. Dupont ? La question demeure aujourd'hui ouverte.

Saint-Georges de Boscherville : entre espace d'accueil et espace de résidence privé

L'accueil des pauvres : de maigres informations

- 25 Entre 1978 et 1993, l'abbaye Saint-Georges de Boscherville a bénéficié de fouilles archéologiques approfondies sous la direction de Jacques Le Maho. Cependant, malgré ces investigations, aucun édifice n'a pu être rattaché à l'aumônerie, alors que la distribution de l'aumône quotidienne est confirmée par les sources écrites pour la période médiévale¹⁹. Sur la gravure du *Monasticon Gallicanum*²⁰ (fig. 10), seul le logis de l'aumônier, installé dans l'ancien logis des sires de Tancarville, est mentionné.

Fig. 10 – Abbaye Saint-Georges de Boscherville, vue de l'ouest. Le logis de l'aumônier se situe au nord, contre la clôture (n° 13). Gravure tirée du *Monasticon Gallicanum* (gallica.bnf.fr/).

- 26 Pourtant, les quelques titres de propriétés et actes de donation retrouvés, tout comme les témoignages de l'archevêque Eudes Rigaud, attestent du bon fonctionnement de cette institution au XIII^e siècle. Lors de ses visites effectuées entre 1252 et 1264, Eudes Rigaud constate que les aumônes, constituées de pain préparé à l'abbaye et des reliefs de la table des moines, sont offertes à tous les indigents qui se présentent à la porte du monastère²¹. Une anecdote tirée de ce journal de visites nous apporte un indice sur les modalités de distribution de l'aumône. Lors d'une inspection effectuée en novembre 1264, E. Rigaud condamne l'attitude de l'abbé qui ne prend pas ses repas au réfectoire

mais dans son logis, soi-disant pour accueillir les pauvres malades ²². Les fouilles n'ont pu s'étendre jusqu'au secteur de la porterie, mais la gravure de l'abbaye présentée dans le *Monastion Gallicanum* ainsi que les vestiges partiellement retrouvés en fouilles près de l'aile ouest confirment la présence d'un logis abbatial accolé à l'est de la porterie. Contrairement à l'abbaye de Jumièges, aucune aumônerie n'est mentionnée dans les textes près de la porterie, faisant de la distribution de l'aumône directement à la porte du monastère une hypothèse envisageable.

L'accueil des hôtes de marque : lieux d'exercice du pouvoir et lieux de réception

- ²⁷ Fondée par Raoul de Tancarville vers 1050, l'abbaye Saint-Georges de Boscherville entretient des relations étroites avec la noblesse locale et, plus particulièrement, avec la famille fondatrice jusqu'à la fin de la lignée en 1318. Initialement, le chambellan de Normandie fonda un collège de chanoine, qui fut remplacé en 1113 par une abbaye, fondée par Guillaume, fils de Raoul le Chambellan. Mais le train de vie des chanoines, particulièrement dispendieux, les rendit impopulaires, ce qui incita Guillaume à « expulser les chanoines » ²³ et à fonder un nouvel établissement. La collégiale fut détruite et les bâtiments conventuels profondément remaniés entre 1140 et la fin du XII^e siècle, laissant la place à l'abbaye Saint-Georges. Comme l'atteste la copie de la charte de fondation, Guillaume de Tancarville et ses vassaux apportèrent une dotation conséquente, nécessaire à la fondation de la nouvelle abbaye. Ces derniers contribuèrent également à la formation d'un premier groupe de moines : aux religieux venant de l'abbaye de Saint-Evroult-en-Ouche (Orne), qui constituèrent la première communauté, de jeunes hommes issus des familles proches des Tancarville les rejoignirent rapidement. Parfois, ce sont aussi des chefs de famille qui entrent dans la communauté afin d'y vivre leurs dernières années, comme l'a démontré J. Le Maho : ce fut le cas d'Adam, châtelain de Mirville, dans le pays de Caux ²⁴.
- ²⁸ Cet attachement à l'abbaye Saint-Georges se manifesta de diverses manières. Ainsi, l'abbatiale devint le sanctuaire familial, mais également le lieu de cérémonies organisées par les Tancarville, célébrant leurs engagements vis-à-vis de leur lignage et le respect des commandements divins ²⁵. Si les défunts avaient leur place dans le chœur de l'abbatiale, les vivants, eux, circulaient non seulement dans l'espace sacré de l'église, mais également à l'intérieur de l'enceinte monastique. C'est ainsi qu'à la fin du XIII^e siècle, un logis réservé uniquement à la famille des Tancarville fut construit contre le mur de clôture du monastère, dans l'angle nord-ouest (fig. 11).

Fig. 11 – Plan d'ensemble de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville. Entouré en bleu : le logis des Chambellans ; en rouge : l'aile ouest avec la salle de réception et le cloître ; en vert : le logis de l'abbé (relevé J. Le Maho et N. Wasylyszyn).

- 29 De cet édifice, appelé logis des Chambellans, il ne reste aujourd'hui que la chapelle située dans la partie est (fig. 12).

Fig. 12a – La chapelle du logis des Chambellans. Derrière, les vestiges du mur nord du logis.

Fig. 12b – Dans l'angle sud-ouest de la chapelle, la porte qui donnait sur les appartements des sires de Tancarville dans son état actuel.

- 30 D'après l'analyse de J. Le Maho, la première partie de l'édifice (à l'ouest) était longue de 30 m pour 10 m de large ²⁶. Son pignon ouest est encore en place, sur 9 m de haut, au milieu duquel une cheminée fut aménagée. Encore visible sur les vestiges du mur nord, un étage était aménagé dans ce premier édifice. Une seconde partie est construite dans le prolongement de la première. Toujours sur le côté nord, des fenêtres sont encore visibles, sans décor, dont les arcs en tiers-point pouvaient être datés du XIII^e ou XIV^e siècle. À l'étage, une porte permettait de communiquer directement avec la chapelle (fig. 12). Aujourd'hui, le parement interne de ses murs est entièrement enduit, et les nombreux remaniements exécutés au XVII^e siècle ont laissé peu d'indices sur sa disposition originelle. Une baie à remplage, aujourd'hui restaurée, mais dont les montants et l'arc sont synchrones du mur-pignon est, possède un décor qui peut être situé entre les dernières années du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle. La porte encore visible à l'étage du mur méridional est contemporaine de ce premier état. Avant les restaurations, des indices laissaient envisager la présence d'une tribune en bois ou en pierre, qui n'était accessible que par cette porte.
- 31 J. Le Maho compare les dispositions de cet ensemble d'un peu plus de 60 m de long aux grandes résidences aristocratiques qui étaient construites entre le XI^e et le XIII^e siècle dans le nord-ouest de l'Europe. Cette organisation tripartite (*camera*, *aula* et *capella*) était tout à fait connue et employée en Normandie durant cette même période. Seule sa disposition générale pouvait changer : soit les trois éléments étaient disposés en une seule file, comme à Saint-Georges, soit ils formaient un retour d'équerre, comme à Caen. À Saint-Georges, le bâtiment situé entre la partie ouest et la chapelle était plus petit, ce qui permet de supposer qu'il s'agissait des appartements privés. Les indications apportées par les sources écrites semblent bien confirmer la destination de ce logis : une demeure réservée aux sires de Tancarville lors de leurs fréquentes visites à l'abbaye. Quant à la datation de cet édifice, un texte de 1295 confirme la présence des deux corps de bâtiment, alors que des travaux étaient encore nécessaires pour la chapelle ²⁷. D'après J. Le Maho, le logis des Chambellans aurait été édifié sous Guillaume V de Tancarville ou Robert I^{er}, avant-dernier membre de la lignée. Ce logis a

donc été peu utilisé par les sires de Tancarville, que les religieux reprirent par la suite. Son utilisation aux XIV^e et XV^e siècles est peu connue, excepté dans la seconde moitié du XVI^e siècle : c'est à cette époque que les archives signalent son utilisation comme logis abbatial, avant qu'un incendie ne détruise les bâtiments résidentiels en 1571.

- 32 Mais avant la construction du logis des Chambellans, l'abbaye Saint-Georges devait être capable d'accueillir les sires de Tancarville, leur suite, ainsi que les autres membres de la noblesse qui se rendaient à l'abbaye dans des locaux adaptés. Les recherches menées entre 1978 et 1993 sous la direction de J. Le Maho ont révélé une structure de réception et, probablement, d'hébergement, située dans l'aile ouest du cloître (fig. 11).
- 33 D'après les vestiges de son décor, l'aile occidentale aurait été édifiée dans les années 1140. Longue d'un peu plus de 30 m, large d'environ 6 m, son rez-de-chaussée retrouvé lors des fouilles était divisé en trois parties : une salle interprétée comme cellier au nord, puis un parloir au centre et une grande pièce au sud (fig. 13).

Fig. 13a – Vue générale des fouilles du cloître. Au premier plan, les vestiges de l'aile ouest (cl. J. Le Maho).

Fig. 13b – La porte permettant d'accéder à la grande salle de l'aile ouest depuis la première travée de l'abbatiale.

- 34 Cette salle, longue de 14 m, comprenait trois travées séparées par des colonnes adossées, sur lesquelles retombaient les voûtes. Le sol de cette première phase était probablement en terre battue. On accédait à cette salle par deux portes larges de 2,40 m chacune, l'une donnant sur le parloir, l'autre sur la première travée de l'abbatiale (fig. 13). L'étude du bâti démontra que cette dernière fut bouchée vers la fin du XIII^e siècle, peut-être suite aux remontrances de l'archevêque Eudes Rigaud, qui, dans sa visite de novembre 1254, constata la présence inopportune d'un trop grand nombre de laïcs dans le cloître.
- 35 Dans un second temps, au XIII^e siècle, cette grande pièce fut pourvue d'une cheminée en son centre, dont le conduit mesurait 2,40 m de large. C'est à ce moment que l'on recouvre le sol d'un pavement de carreaux vernissés aux motifs héraldiques : les armes des Tancarville étaient représentées ainsi que celles des Malet de Gravelle, une famille bien connue possédant quelques terres non loin de Saint-Georges de Boscherville. Quant au parloir, qui formait un avant-corps au centre de l'aile ouest, un procès-verbal sur l'utilisation du bois dans l'abbaye au XIII^e siècle nous donne une indication précieuse sur son décor : des boiseries en chêne recouvraient ses murs et des bancs réalisés dans la même essence s'appuyaient contre les murs. Enfin, les fouilles ont également mis au jour le départ d'un escalier en vis dans l'angle sud-est du parloir. Il n'est pas certain que cette installation ait été disposée dès la première phase de construction de l'édifice, mais l'épaisseur des murs – entre 1,60 m et 1,80 m – semble confirmer l'aménagement d'un étage dès l'élévation de l'aile ouest. Si aucune peinture ne venait recouvrir les murs composés d'un bel appareil régulier, un grand soin fut apporté au décor architectural : des fragments de chapiteaux à galon perlé et à motif floral furent

retrouvés et les rares vestiges des nervures des voûtes étaient ornés de fleurons et de cabochons ²⁸.

- 36 L'accès direct à l'abbatiale et au parloir, ainsi que l'attention portée au décor, sont autant d'indices qui orientèrent l'interprétation de cette grande salle comme lieu de réception pour les hôtes de marque, avec peut-être la présence de chambres à l'étage. Cette disposition semble avoir également existé à l'abbaye du Bec-Hellouin. D'après les *Chroniques* de Robert de Torigny, abbé du Mont-Saint-Michel, l'abbé Roger I^{er} de Bailleul (1149-1179) fit construire un bâtiment possédant deux étages, dans lesquels étaient disposées des chambres avec cheminée destinées à recevoir les hôtes ²⁹. L'hypothèse d'un édifice rassemblant les fonctions de réception et d'hébergement pour l'aile ouest du cloître à Saint-Georges demeure donc tout à fait plausible.
- 37 Enfin, il faut souligner la présence, appuyé contre le mur occidental de l'aile ouest, du logis abbatial (fig. 11). Les fouilles n'ont pu s'étendre sur les deux corps de bâtiments représentés dans le *Monasticon Gallicanum*, mais elles ont néanmoins révélé la présence de deux murs partant de la salle de réception et se poursuivant vers l'ouest. La présence de l'appui d'une fenêtre à peu de distance du sol de la grande salle suggère l'installation d'une ouverture particulièrement haute, afin de compenser la présence d'un édifice qui empêchait le percement d'autres baies à l'ouest. Mais aucune fouille n'a pu apporter d'information sur l'architecture de ce logis. Seule la visite effectuée en novembre 1264 par Eudes Rigaud précise l'emplacement des appartements de l'abbé ³⁰, près de la porte du monastère : il est donc tout à fait plausible de restituer le logis abbatial près de la porte du monastère, voire, comme le suggère le *Monasticon*, entre la porte et l'aile ouest. Ainsi, comme cela s'est vu au Mont-Saint-Michel, l'abbé pouvait accueillir les hôtes de marque dans ses appartements lors de la signature de confirmation de terres ou de dons.

Remarques sur la gestion de l'accueil et de l'hébergement au Mont-Saint-Michel

Quels dispositifs pour les pauvres et les pèlerins ?

- 38 Contrairement à Saint-Georges de Boscherville et à Saint-Pierre de Jumièges, l'abbaye du Mont-Saint-Michel fut un très haut lieu de pèlerinage, depuis le x^e siècle et tout au long du Moyen Âge. Située sur un territoire qui fut le théâtre de nombreux conflits, l'abbaye du Mont-Saint-Michel constituait également un pôle d'assistance majeur auprès des populations locales, comme en témoignent les nombreuses dépendances de l'abbaye, prieurés ou hôpitaux, situées sur le continent. Cependant, tout comme les deux sites présentés plus haut, ce premier aperçu de l'accueil à l'abbaye montoise se bornera à l'étude de son organisation sur le Mont lui-même.
- 39 Plusieurs témoignages sur l'organisation de l'assistance aux pauvres ont pu être recueillis, notamment pour le XII^e siècle et surtout le XIII^e siècle. Ainsi, l'archevêque Eudes Rigaud, lors de sa visite en mai 1263, atteste de la distribution quotidienne de l'aumône générale et souligne l'attitude bienveillante de l'abbé à cet égard ³¹. Cependant, lors de cette même visite, l'archevêque précise que les statuts du pape Grégoire ne sont guère respectés. Eudes Rigaud fait ici référence à la réforme qui fut votée lors du concile de Latran IV en 1215, et dont un concile provincial réunit en 1231 organisa l'application en Normandie ³². Comme de nombreuses abbayes normandes,

cette réforme fut appliquée irrégulièrement au Mont, ce qu'Eudes Rigaud souligne plus de trente ans après le concile provincial. Pourtant, en 1258, deux religieux issus des ordres mendiants furent envoyés par le pape Alexandre IV afin d'enquêter sur les usages en cours à l'abbaye. Lors de cette visite, le 21 octobre 1258, les deux visiteurs réunirent le chapitre et présentèrent leurs conclusions. Seul l'abbé Richard Turstin se serait opposé à ces propositions, finalement adoptées par la communauté et apposées par écrit. La copie de ce document est aujourd'hui conservée à la bibliothèque d'Avranche³³, nous fournissant ainsi quelques indications, plus détaillées que le journal d'Eudes Rigaud, sur le fonctionnement de l'aumônerie au milieu du XIII^e siècle. Dans le court paragraphe concernant l'aumônerie, il est rappelé que les revenus de cet office ne doivent être destinés qu'à l'assistance aux pauvres. Le détail de ses revenus n'est pas communiqué, mais le rédacteur des usages rappelle plus loin que cette institution possède les revenus des dîmes de Bretteville-sur-Odon, Domjean et Vale (à Guernesey). Enfin, il est également précisé que l'aumônerie reçoit « l'héritage mobilier » des religieux défunts³⁴. Si, à aucun moment, la possibilité d'un hébergement pour les pauvres n'est mentionnée, cette disposition signale peut-être la présence d'une structure permettant cette fonction. Quant aux périodes antérieures, dans l'état actuel des recherches, les textes ne laissent aucun indice sur l'organisation ou la présence d'un bâtiment dédié à l'aumônerie. La présence de cette institution semble confirmée par les chroniques de Robert de Torigny, abbé du Mont de 1154 jusqu'en 1189, mais aucun détail sur son fonctionnement ou sur un bâtiment spécifique n'est mentionné.

- 40 En ce qui concerne les vestiges encore en place, la question de l'identification des structures d'accueil pose problème. Si le Mont-Saint-Michel a la chance de posséder encore aujourd'hui une grande partie de ses bâtiments médiévaux, la question de leur fonction reste ouverte pour certains d'entre eux. En ce qui concerne l'aumônerie, deux hypothèses sont couramment avancées et déjà matérialisées sur les plans du Mont dressés par l'architecte Pierre-André Lablaude en 1993 (fig. 14).

Fig. 14 – Plan général des niveaux 0 à 2 du Mont-Saint-Michel. En jaune : la salle de l'Aquilon ; en rouge, la salle dénommée « aumônerie » (plan P.-A. Lablaude, 1993).

- 41 Tout d'abord, Maylis Baylé³⁵ propose de voir dans la salle de l'Aquilon l'aumônerie du XII^e siècle. D'après son architecture, elle situerait la construction de cette salle dans les années 1130. Divisée en deux vaisseaux par une file de quatre colonnes, ses dimensions – un peu plus de 20 m de long pour environ 6 m de large dans œuvre – et sa situation, directement à l'est de la porterie, suggèrent effectivement une capacité d'accueil. Rappelons que dans la *Vita Philiberti*, rédigée au début du IX^e siècle, il est précisé que l'abbaye de Jumièges possédait des bâtiments de réception à l'entrée du monastère. C'est également près de la porte principale de l'abbaye que N. Manoury situerait l'aumônerie du XIV^e siècle, d'après un ordinaire.
- 42 Une seconde salle, plus tardive, est également proposée comme aumônerie pour le XII^e siècle. Située au niveau 1, comme l'Aquilon, la salle est du rez-de-chaussée de la Merveille est également considérée comme une salle dédiée à l'aumône (fig. 14). Plus tardive que la première, M. Baylé plaçant sa construction au plus tôt dans les années 1140, elle est également divisée en deux par une file de six colonnes, sur lesquelles reposent des voûtes d'arêtes sans doubleau. Ses dimensions, environ 35 m de long pour 10 m de large dans œuvre, et ses hautes fenêtres favorisant l'éclairage de la salle sont des dispositions permettant la réception d'un grand nombre de personnes. Cependant, pour accéder à cette salle, il est nécessaire de traverser la salle ouest du rez-de-chaussée, aujourd'hui dénommée cellier. Aucune étude archéologique n'a permis de mieux connaître les dispositifs de circulation autour de ces deux salles, mais cette disposition n'est clairement pas conçue pour en faciliter l'accès, surtout pour la foule de pèlerins et d'indigents qui devaient régulièrement se présenter à la porte de l'abbaye. Ces deux salles étaient-elles donc destinées aux distributions d'aumônes, ou bien leur accès était interdit aux étrangers ? Une fois de plus, la question reste ouverte.

L'accueil des hôtes privilégiés : entre salle des hôtes, hôtellerie et logis abbatial

- 43 Deux autres structures d'accueil et d'hébergement sont mentionnées sur le plan levé en 1993. Tour d'abord, un édifice dénommé « anciennes hôtelleries romanes » (fig. 15) est situé sur le premier niveau du monastère, au sud de la porterie.

Fig. 15 – Plan général du niveau 3 du Mont-Saint-Michel. Encadré en rouge, les terrasses de « l'hôtellerie » ; en jaune, le « logis de l'abbé » ; en bleu, la « salle des hôtes » (relevé P.-A. Lablaude).

- 44 Aucune hypothèse de datation n'est avancée pour ces vestiges, dont il ne resterait que les caves. D'après André Dufief, une hôtellerie fut effectivement construite sous l'abbatiat de Robert de Torigny. Elle fut aménagée au premier niveau d'un grand édifice, qui comprenait également des caves et une infirmerie au second niveau. Pour Pierre Bouet, c'est ce même édifice qui s'est effondré en 1818, ne laissant en place que les caves ³⁶. Dans l'état actuel des recherches, aucun texte ne mentionne d'emplacement pour une hôtellerie. En revanche, la fonction d'hôtelier est bien présente dans les sources écrites : l'accord sur les usages de 1258 en fait état. Il est ainsi rappelé à l'hôtelier qu'il « doit recevoir avec joie religieux, séculiers et parents d'amis du monastère » ³⁷, et il doit subvenir à leurs besoins lors de leur venue, « dans le cloître pour les hommes, au dehors pour les femmes » ³⁸. D'après ces usages, il semblerait que l'hôtelier ait l'obligation de fournir le gîte et le couvert aux « religieux, séculiers et parents d'amis du monastère ». La séparation entre homme et femme est clairement définie, mais faut-il pour autant supposer la présence de deux hôtelleries distinctes ? Si les usages n'apportent aucune précision sur les édifices d'hébergement, ils nous renseignent d'avantage sur l'organisation de l'accueil selon le statut social des personnes extérieures : à l'aumônier, les pauvres et les pèlerins, à l'hôtelier les proches des moines et les religieux, ainsi que tous « séculiers » se présentant à la porte de

l'abbaye. Cependant, seuls les hommes faisant partie de la famille d'un moine avaient la permission de rentrer dans le cloître : cela signifierait-il que ces derniers avaient accès au réfectoire des religieux ? Les usages ne le précisent pas, mais il devait être très difficile de faire respecter cette coutume puisque l'archevêque Eudes Rigaud, lors de sa visite d'août 1250, remarque que des femmes et des séculiers allaient et venaient à leur guise dans le cloître... ³⁹.

- 45 La question de la réception des séculiers et des parents des moines se pose d'autant plus lorsque l'on se penche à nouveau sur le plan de l'abbaye. D'après ses indications, une grande salle située au troisième niveau de la « Merveille », à l'est, aurait servi de lieu de réception pour les hôtes (fig. 15). Aménagée directement au-dessus de la salle dénommée « aumônerie », elle était accessible par cette dernière et par le passage aujourd'hui appelé « passage de la Merveille », qui longeait le chevet de l'abbatiale. Au-dessus, au quatrième et dernier niveau, se trouvait le réfectoire des moines. D'après M. Baylé, ce dernier ayant été achevé en 1217, cette salle fut vraisemblablement construite au tout début du XIII^e siècle ⁴⁰. Longue d'environ 37 m, large de 11 m, elle est divisée en deux vaisseaux de sept travées, couverts par des voûtes d'arêtes reposant sur des chapiteaux feuillagés (fig. 16).

Fig. 16a – Salle des hôtes, troisième niveau, vue depuis l'ouest (cl. M. Gardeux).

Fig. 16b – Salle des hôtes. Une des deux cheminées aménagées contre le mur ouest (cl. M. Gardeux).

- 46 Deux cheminées s'appuient sur le mur ouest et une troisième dans le mur sud à la quatrième travée. Les hautes fenêtres du mur septentrional ne descendent pas jusqu'au sol, mais s'arrêtent au niveau d'un ressaut formant une banquette : peut-être ont-elles eu la même fonction que des fenêtres à coussièges ? Dans l'état actuel des connaissances, les textes ne mentionnent pas explicitement une telle salle pour l'accueil des hôtes, mais les *Chroniques de Robert de Torigny* nous relatent que, lors de la venue du roi Henri II au Mont en septembre 1158, ses barons et lui-même furent invités à déjeuner au réfectoire des moines ⁴¹. Cette réception se déroula bien avant la construction de la « salle des hôtes », mais celle-ci a pu être construite afin de recevoir les hôtes de marque qui se rendaient souvent à l'abbaye, comme le rapportent les *Chroniques*. De plus, sa situation topographique, sous le réfectoire des moines et les bâtiments claustraux, est bien distincte de ces derniers, ce qui aurait permis de recevoir un grand nombre de personnes sans trop perturber le déroulement de la vie conventuelle. Cette interprétation demeure hypothétique, mais au regard des autres structures de réception vues précédemment, elle doit être prise en compte. La même question peut se poser pour la salle voisine à l'ouest, aujourd'hui interprétée comme étant le *scriptorium* et le *chauffoir* ⁴², et qui dispose elle aussi de semblables aménagements de confort.
- 47 Enfin, les textes témoignent de la présence d'une troisième structure de réception et d'hébergement : le logis abbatial (fig. 16). Comme Jean Chazelas l'a relevé ⁴³, l'abbé disposait au XIII^e siècle de ses propres appartements, dans lesquels il pouvait recevoir les hôtes de marque. Cette pratique était déjà confirmée pour le XII^e siècle par les *Chroniques de Robert de Torigny* lors de la venue du roi Henri II. Après avoir assisté à la messe et déjeuné au réfectoire des moines avec sa suite, Robert de Torigny invita le roi à se rendre dans ses appartements, nouvellement construits, afin d'effectuer une

donation devant témoins ⁴⁴. Enfin, les usages de 1258 signalent également que l'abbé ne devra refuser l'hospitalité à aucun religieux ⁴⁵. Faut-il comprendre que l'abbé, tout comme l'hôtelier, s'occupait également de l'accueil des religieux ? Les textes sont imprécis à ce sujet, car leur statut exact n'est précisé nulle part : s'agit-il de l'accueil de simples moines, d'abbés ou encore de membres de la hiérarchie ecclésiastique ? Mais comme l'accueil des hôtes de marque par l'abbé semble être une pratique couramment admise au Mont-Saint-Michel pour les XII^e et XIII^e siècles, et ailleurs dans la Normandie ducale, il serait curieux de voir l'abbé se charger également de l'accueil des moines ou des clercs, d'autant plus que les usages de 1258 confirment que cette charge appartient à l'hôtelier. Cependant, lorsque ces coutumes furent rédigées, les relations entre l'abbé et les moines du Mont étaient plutôt mauvaises : cette remarque devait peut-être inciter l'abbé à cesser ses négligences vis-à-vis de l'accueil des religieux.

- 48 Quant aux vestiges, plusieurs logis abbatiaux furent construits et modifiés au cours de l'histoire du Mont-Saint-Michel. L'édifice mentionné dans les *Chroniques de Robert de Torigny* a peut-être disparu ou a été intégré dans un ensemble construit ultérieurement : l'absence d'observations archéologiques ne nous permet pas de confirmer ces hypothèses. En revanche, les logis situés au sud de l'abbatiale sont aujourd'hui interprétés comme étant ceux construits par l'abbé Richard Turstin en 1257 (fig. 17), puis remaniés aux XIV^e et XV^e siècles en salle des Gardes ⁴⁶.

Fig. 17 – L'abbaye du Mont-Saint-Michel, vue du sud. Sous le chevet de l'abbatiale, le « logis abbatial » (cl. M. Gardeux).

- 49 D'après M. Baylé, la vaste salle voûtée d'ogive qui fut aménagée aurait servi de porterie au XIII^e siècle. Au-dessus, se trouvait la salle dite de « l'Officialité », où l'abbé devait rendre la justice. Aucune observation archéologique supplémentaire n'a été effectuée sur cet édifice, par ailleurs très remanié au cours des siècles.

Espace d'accueil et lieux de pouvoir dans l'abbaye : de nouvelles hypothèses

Quel(s) lieu(x) d'accueil et quel accueil pour les pauvres ?

- 50 Deux observations ressortent de cette première analyse. Tout d'abord, les sources écrites semblent attester du bon fonctionnement de l'institution de l'aumône au XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle. Si l'on excepte quelques manquements aux coutumes, les documents issus de la comptabilité de ces trois établissements font état de revenus importants pour cet office, du moins pour cette période. Les sources restent en revanche muettes sur l'importance ou le fonctionnement de cette institution au XII^e siècle. Seule l'histoire de l'abbaye de Jumièges, rédigée par un moine anonyme, affirme que cette institution occupait une place prépondérante dans la vie quotidienne de l'établissement, et ce au moins depuis l'époque carolingienne⁴⁷. Le rédacteur de cet ouvrage, écrit au XVIII^e siècle avant la Révolution française, avait probablement accès à des documents aujourd'hui disparus, mais ses références sont souvent imprécises et parfois impossibles à vérifier. Cependant, si l'on se réfère à la *Vita Filiberti* rédigée au début du IX^e siècle par un moine anonyme, l'abbaye possédait déjà un important dispositif d'accueil et d'hébergement pour les pèlerins, les pauvres et les voyageurs de passage⁴⁸ : il est donc tentant d'imaginer que ce dispositif se soit pérennisé et ait contribué à la réputation de « Jumièges l'aumônier ».
- 51 Cependant, sur ces trois sites, aucun édifice n'a été identifié avec certitude comme espace de distribution d'aumônes. Il en va de même dans les textes, où la désignation d'une « aumônerie » en tant qu'édifice n'est présente qu'à partir du XIV^e siècle, et uniquement dans l'ordinaire de Jumièges. Dans l'état actuel des recherches, il semblerait que les textes ne présentent que l'institution de l'aumônerie, et non les éventuels bâtiments qui lui sont dédiés. C'est le cas dans les accords sur les usages passés en 1258 au Mont-Saint-Michel, qui mentionne certains revenus attachés à l'aumônerie et recueillis par l'aumônier : l'office est nommé, mais pas le ou les lieux dans lesquels il s'exerce. Il en va de même dans le journal des visites d'Eudes Rigaud, qui ne précisera, pour aucun des trois établissements étudiés, l'emplacement de la distribution des aumônes : il se contentera de signaler leur bonne tenue ou les manquements à la règle.
- 52 Il est donc difficile de restituer le ou les espaces dédiés à l'accueil des pauvres et des pèlerins dans la topographie monastique de ces trois sites, d'autant plus que les bâtiments claustraux et de service de Jumièges et de Saint-Georges de Boscherville ont été soit entièrement détruit soit considérablement remaniés. Quant au cas du Mont-Saint-Michel, les salles de l'Aquilon et de « l'aumônerie » mériteraient une étude plus approfondie de leurs systèmes de circulation et de leur intégration dans la topographie complexe de l'abbaye du Mont, afin de mieux cerner leur fonction. Les quelques informations transmises par les textes sur l'organisation de l'accueil des pauvres semblent suggérer la présence d'espaces consacrés à l'aumône aux abords de la porte des abbayes. Pourtant, dans certaines abbayes comme le Mont-Saint-Michel et Jumièges, il faut également prendre en compte l'importance du pèlerinage et l'afflux considérable de personnes étrangères au monastère qui devaient se presser dans l'abbatiale. Certaines cérémonies, comme le *mandatum* à Pâques, permettaient

également un nombre plus ou moins important d'indigents d'entrer dans le cloître. Mais si la raison de leur présence dans le cloître ou l'abbatiale n'est autre que la piété, les salles ou bâtiments qui sont dédiés à leur prise en charge semblent demeurer à l'entrée de l'abbaye.

- 53 Enfin, l'absence de description d'aumônerie en tant que bâtiment, ne nous permet pas de connaître le rôle exact que jouaient ces édifices dans la gestion de l'accueil. Était-ce uniquement un lieu de distribution d'aumônes, ou bien des soins et un hébergement pouvaient-ils aussi être proposés ? L'existence de ces fonctions demeure aujourd'hui à l'état d'hypothèse, mais le rôle d'assistance fut si important dans certaines abbayes, comme le Mont-Saint-Michel ou Jumièges, qu'elle doit être envisagée.

L'accueil des hôtes de marque : entre espace de réception et lieu de pouvoir

- 54 Il en va tout autrement pour les hôtes du monastère, ceux qui sont accueillis par l'hôtelier ou par l'abbé et invités à entrer à l'intérieur de l'abbaye. Les textes nous renseignent sur l'origine sociale des personnes directement admises à l'intérieur de l'enceinte monastique : au Mont-Saint-Michel, « les religieux, séculiers et parents d'amis du monastère » ainsi que les « parents des moines » sont accueillis par l'hôtelier⁴⁹. Il est ensuite précisé que les hommes pourront être reçus dans le cloître, tandis que les femmes demeurent à l'extérieur du carré claustral. Ce point du règlement ne devait pas les empêcher de franchir les limites des bâtiments claustraux, puisque Eudes Rigaud le reprochera quelques années plus tard aux moines du Mont. À Jumièges, c'est par l'exercice du droit de gîte que certains seigneurs deviennent les hôtes du monastère, mais, malheureusement, le lieu de leur séjour n'est pas précisé. Enfin, des personnalités comme les ducs de Normandie et les membres de la haute noblesse normande pouvaient également séjourner dans ces abbayes. Les textes ne mentionnent aucune restriction de circulation à leur égard. Souvent accueillis par l'abbé lui-même, ils pouvaient être invités à entrer dans des locaux, comme le réfectoire ou le logis abbatial, qui sont d'ordinaire interdits à toute autre personne que les religieux. Après cette première relecture des quelques coutumes monastiques auxquelles nous avons eu accès, il apparaît que les espaces d'accueil de la noblesse sont particulièrement diversifiés et, parfois même, confondus avec les bâtiments claustraux. C'est ce qui semble également ressortir de l'examen des vestiges.
- 55 Malgré leur état de conservation aléatoire et une topographie monastique propre à chaque site, une disposition commune peut être relevée dans l'organisation de la réception des hôtes de marque. En effet, chaque site possède une salle proche du cloître, aux dimensions plus ou moins importantes, mais à l'architecture toujours soignée : la « salle des Hôtes » à l'abbaye du Mont, l'aile ouest du cloître de Jumièges et la salle de l'aile occidentale du cloître de Saint-Georges de Boscherville. Dans un autre établissement, à Saint-Étienne de Caen, la « salle des Gardes » possède des similitudes avec la « salle des Hôtes » du Mont-Saint-Michel : située dans un bâtiment prolongeant l'aile ouest du cloître vers le sud, elle occupe tout l'étage et possède deux cheminées aménagées sur un mur gouttereau, ainsi que de très hautes fenêtres à remplage sur les deux murs gouttereaux et le pignon sud. Cependant, d'après E. Faisant et F. Saint-James, elle fut probablement construite entre 1310 et 1360⁵⁰, ce qui en fait un édifice plus tardif de près d'un siècle que la « salle des hôtes ». Il convient donc de rester

prudent sur cette comparaison, même si les similitudes architecturales et fonctionnelles sont fortes. Les auteurs de cette étude de la « salle des Gardes » proposent ainsi de voir dans cette vaste pièce le lieu de réception des nobles et seigneurs normands, comme le suggère un événement plus tardif. En 1527, la noblesse de Basse-Normandie fut convoquée dans l'abbaye et se rassembla « en la grande salle de l'abbaye ». Par ailleurs, un procès-verbal de 1563 la désigne sous le nom de « grande salle »⁵¹. Enfin, il est également intéressant de noter que cette salle est encore aujourd'hui dénommée « salle des Gardes », appellation par laquelle était également désignée au XIX^e siècle l'aile ouest du cloître de l'abbaye de Jumièges. Il n'est donc qu'à Saint-Georges de Boscherville où une telle salle n'a pas été retrouvée, mais une grande pièce était tout de même aménagée dans l'aile ouest du cloître, entre le parloir et l'accès à l'abbatiale, et pourvue au XIII^e siècle d'une cheminée.

- 56 Outre leurs ressemblances architecturales et topographiques, il est tentant d'attribuer à ces vastes salles une même fonction : celle d'un lieu de réception pour les hôtes issues de la noblesse locale et ducale, où pouvaient être traitées les affaires politiques et économiques liées à l'abbaye. De cette idée découlent deux questions : en premier lieu, la nécessité d'intégrer une telle salle au sein de la topographie du monastère comme étant un élément nécessaire à l'un des aspects de la vie monastique, en second lieu l'existence de relations particulièrement étroites entre le pouvoir seigneurial laïc et le pouvoir monastique.
- 57 Il est très difficile d'apporter une réponse au premier point, car les recherches dans les sources n'ont pour l'instant donné aucun résultat sur la genèse de ces édifices. Nous pouvons seulement remarquer que les salles de Jumièges, Saint-Georges de Boscherville et du Mont-Saint-Michel ont été élevées dans une phase de reconstruction générale des bâtiments conventuels, initiée par un contexte politique et économique fort pour ces abbayes.
- 58 En revanche, le contexte politique et, notamment, les relations qu'entretenaient les établissements bénédictins avec les ducs de Normandie et la noblesse locale sont bien mieux connus grâce aux travaux réalisés par Véronique Gazeaux⁵². Nous avons vu plus haut que le temporel particulièrement important de certaines abbayes obligeait le pouvoir ducal à les considérer comme de véritables seigneuries. Parallèlement, une relation hiérarchique s'établit entre les abbés et le pouvoir ducal, qui pouvait être également le fondateur et/ou le protecteur de nombreux établissements. Ainsi, malgré la rapide séparation qui s'est effectuée entre le spirituel et le temporel en Normandie, les ducs et les membres de l'aristocratie continuèrent à imposer ou valider l'élection de leur candidat à la tête d'abbayes bénédictines. Ces pratiques n'étaient pas toujours mal vues au sein de la communauté monastique. En effet, le choix d'un abbé appartenant à la haute noblesse permettait d'augmenter le patrimoine foncier et financier de l'établissement. Ainsi, la famille fondatrice d'un établissement pouvait choisir un abbé parmi ses proches ou au sein d'une autre communauté monastique, comme ce fut le cas à Saint-Georges de Boscherville. Elle pouvait également, dans le cas où elle ne jouissait pas du privilège de la fondation, placer un de leur membre dans un autre établissement.
- 59 Cependant, en contrepartie des biens et de l'appui politique que pouvaient apporter les membres de l'aristocratie, l'office abbatial était soumis à l'approbation de deux instances dirigeantes : l'évêque et le duc de Normandie. Ainsi, jusqu'en 1135, ce sont les ducs de Normandie qui remettaient le bâton pastoral au nouvel abbé. Le concile de 1107 supprimera cette pratique, source de conflits avec la papauté. Cependant, ce même

concile stipule que le nouvel abbé devait prêter un serment de vassalité auprès du duc de Normandie. Aucune source écrite ne vient illustrer l'application de cette règle. En revanche, des troubles sont parfois rapportés lorsque l'abbé refusait de prêter serment envers son souverain. Ainsi, V. Gazeau cite le cas de Boson, élu abbé du Bec-Hellouin en 1124, qui refuse de prêter serment auprès du roi Henri I^{er} alors même que celui-ci se trouvait à l'abbaye. Nous ne connaissons pas l'issue de ce conflit, la *Vita Bosoni* s'arrêtant avant d'en donner la conclusion. A contrario, les excellentes relations qu'entretenaient Robert de Torigny, abbé du Mont-Saint-Michel, et Henri II sont bien connues : les trois visites du roi à l'abbaye – en 1156, 1158 et 1166 – étaient synonymes de donations et confirmations de biens par le souverain lui-même. Par la suite, dans les trois dernières décennies précédant la cession de la Normandie à la France en 1204, les sources écrites deviennent plus rares sur le sujet, ce qui ne doit pas nous surprendre, car les derniers ducs de Normandie étaient beaucoup moins présents sur le sol normand que leurs prédécesseurs.

- 60 Le moine anonyme qui rédigea l'histoire de l'abbaye de Jumièges n'hésite pas à affirmer que l'échiquier se tenait dans ce même établissement à partir de 1220. Dans l'état actuel des recherches, bien que l'on soupçonne qu'une telle affirmation repose sur des événements réels, les sources écrites restent muettes à ce sujet. D'un point de vue archéologique, replacer la construction de ces grandes salles dans leur contexte historique interpelle quant à leurs fonctions. Leur rôle dans l'exercice des fonctions temporelles de l'abbaye est une hypothèse qui ne peut dorénavant plus être écartée.
- 61 Toujours dans l'enceinte du monastère, mais hors du carré claustral, d'autres édifices pouvaient être utilisés comme espace de réception et d'hébergement pour les hôtes de marque. Si le droit de gîte était couramment, parfois abusivement employé par la noblesse locale, des membres de l'aristocratie pouvaient également être hébergés à l'intérieur du monastère. Pour expliquer cette pratique, il ne faut pas oublier que certains moines venaient de familles nobles et que leurs parents pouvaient leur rendre visite quelques jours, tout en étant hébergés à l'abbaye. Ils étaient alors considérés comme des hôtes et non comme de simples voyageurs demandant l'hospitalité. À ce titre, ils pouvaient être reçus soit dans des édifices spécifiquement conçus pour leur séjour, soit dans des bâtiments dont les fonctions originelles ne sont pas exclusivement tournées vers l'accueil, comme le logis abbatial, mais qui sont rendus accessibles aux hôtes de l'abbaye. À ce stade, il faut noter que le terme d'hôtellerie, fréquemment employé dans l'historiographie monastique pour désigner un bâtiment servant d'espace d'accueil et d'hébergement, n'est pas employé dans les sources auxquelles nous avons eu accès. Seul Dom Robert Vion utilise le nom d'hôtellerie dans la traduction qu'il effectue du paragraphe concernant les devoirs du bailli d'après les usages de 1258 : « C'est lui qui subventionne l'hôtellerie du monastère quand la nécessité s'en fait sentir ⁵³. » Comme l'aumônerie, l'emploi du terme d'hôtellerie désignerait-il l'institution ? Le bâtiment abritant l'institution ? Ou les deux ? Ces questions sont aujourd'hui suspendues aux futures recherches menées sur la terminologie de l'accueil monastique. En revanche, les textes mentionnent la présence de plusieurs types d'édifices susceptibles d'accueillir les hôtes : le logis abbatial (Mont-Saint-Michel), un bâtiment comprenant salle de réception, parloir et peut-être un espace d'hébergement à l'étage – Saint-Georges de Boscherville et le Bec-Hellouin –, ou un logis privé comme c'était le cas à Saint-Georges de Boscherville. Cependant, cet

exemple est un cas très particulier, car le logis des Chambellans fut construit par et pour la famille des Tancarville, fondateur de l'abbaye.

- 62 En définitive, si le problème de l'hébergement des hôtes de marque reste posé, la question des lieux de réception bénéficie d'une nouvelle ouverture sur la fonction de ces édifices. Il est clairement apparu au cours de ces premières investigations que les liens particuliers qui s'étaient tissés entre ces trois abbayes normandes et la noblesse ont profondément marqué l'institution même de l'accueil. Celle-ci allait s'étendre bien au-delà du devoir d'assistance et d'hébergement, dessinant une nouvelle topographie de l'accueil, puisque l'abbaye devenait également un lieu d'exercice du pouvoir seigneurial des laïcs comme des abbés. En explorant cette notion d'exercice et d'accueil du pouvoir au sein du monastère, une nouvelle opportunité nous est donnée de mieux comprendre l'interaction entre un établissement religieux et son environnement laïc, ainsi que son impact réel sur la fonctionnalité des bâtiments conventuels et sur la topographie monastique.

NOTES

1. N. MANOURY, *Les bâtiments conventuels de l'abbaye de Jumièges (VII^e-XVIII^e siècle). Étude historique et architecturale, mémoire de maîtrise*, université de Rouen, 1993.
2. Je tiens ici à remercier M. Jacques Le Maho pour les fructueux échanges que nous avons eu autour de l'accueil dans les abbayes normandes, ainsi que pour l'aide apportée à la compréhension des vestiges de l'abbaye Saint-Georges de Boscherville.
3. *Actualité de la recherche autour du Mont-Saint-Michel. 2^e journée d'étude en histoire de l'art médiéval et archéologie médiévale*, séminaire du vendredi 25 octobre 2013, CESCO, Poitiers.
4. J. LOTH, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges par un religieux de la congrégation de Saint-Maur*, t. 1, Rouen, 1882.
5. N. MANOURY, *Les bâtiments conventuels...*, op. cit., p. 83 « *et ibunt per curiam ad magnam portam et per ante elemosinarum* » ; ROUEN, Bibliothèque municipale, ms. A 593, fol.112.
6. Dom J. LAPORTE, « L'état des biens de l'abbaye de Jumièges en 1338 », in *Annales de Normandie*, 2 (1959).
7. Dom J. LAPORTE, « L'état des biens... », *ibid.*, p. 81-83.
8. Dom J. LAPORTE, « L'état des biens... », *ibid.*, p. 83 : « *pauperibus transeuntibus, infirmis, debilibus ac mulieribus parturientibus erogatur* ».
9. T. BONIN, *Regestrum visitationum archiepiscopi rothomagensis : journal des visites pastorales d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, 1248-1269*, Rouen, 1852, p. 265.
10. V. GAZEAU, *Normannia monastica. Princes normands et abbés bénédictins (X^e-XII^e siècle)*, Caen, 2007, p. 271.
11. Charte de Guillaume le Conquérant, vers 1080, n° XXXII, cf. J.-J. VERNIER, *Chartes de l'abbaye de Jumièges (vers 825 à 1204)*, 2 vol., Rouen/Paris, 1916.
12. Rappelons que, d'après la *Vita Philiberti* rédigée au début du IX^e siècle, l'entrée de l'abbaye était probablement déjà située à l'ouest. J. LE MAHO, « Le monastère de Jumièges (France) aux temps mérovingiens (VII^e-VIII^e) : les témoignages des textes et de l'archéologie », in *Hortus Artium Medievalium*, 9 (2003), p. 315-322.

13. J. MORGANSTERN et alii, « Le massif occidental de Notre-Dame de Jumièges : recherches récentes », in C. SAPIN (dir.), *Avant-nefs et espace d'accueil dans l'église entre le IV^e et le XII^e siècle*, Paris, 2002.
14. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, op. cit., p. 584-585.
15. J. LOTH, *Histoire de l'abbaye royale...*, op. cit.
16. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, op. cit., p. 584-585.
17. Dom J. LAPORTE, « L'état des biens... », op. cit., p. 77.
18. H. DUPONT, *Le manoir dit d'Agnès Sorel au Mesnil-sous-Jumièges (Seine-Maritime). Étude historique et architecturale (XIV^e-XX^e siècle)*, maîtrise d'archéologie, université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2000.
19. J. LE MAHO et N. WASYL SZYN, *Saint-Georges de Boscherville. 2000 ans d'histoire*, Rouen, 2008.
20. A. PEIGNE-DELACOURT et L. DELISLE, *Monasticon Gallicanum*, Paris, 1983 (éd. originale, Paris, 1871), pl. 117.
21. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, op. cit., p. 134, 191, 265, 292, 327, 352, 382, 418 et 501.
22. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, *ibid.*, p. 501 : « *Item, non multum frequenter comedebat in refectorio, pro eo, ut dicebat, quod melius et utilius extra erat, quia vocabat misericorditer secum in camera aliquos debiles et eos quos credebatur refectio et recreatione indigere.* »
23. Citation d'Orderic Vital dans J. LE MAHO et N. WASYL SZYN, *Saint-Georges de Boscherville...*, op. cit., p. 20.
24. J. LE MAHO et N. WASYL SZYN, *Saint-Georges de Boscherville...*, *ibid.*, p. 46.
25. J. LE MAHO et N. WASYL SZYN, *Saint-Georges de Boscherville...*, *ibid.*, p. 50.
26. J. LE MAHO, « Le "logis des chambellans" dans l'abbaye Saint-Georges de Boscherville (XIII^e siècle) », in *Bulletin de la Commission départementale des antiquités de la Seine-Maritime*, 35 (1989), p. 145-153.
27. J. LE MAHO, « Le "logis des chambellans"... », *ibid.*, p. 152.
28. J. LE MAHO et N. WASYL SZYN, *Saint-Georges de Boscherville...*, op. cit., p. 34-35.
29. Chanoine PORÉE, *Histoire de l'abbaye du Bec*, t. 1, Bruxelles, 1980, p. 510-511 ; L. DELISLE (éd.), *Chronique de Robert de Torigny, abbé du Mont-Saint-Michel ; suivie de divers opuscules historiques de cet auteur et de plusieurs religieux de la même abbaye*, t. 2, Rouen, 1872, p. 88-89.
30. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, op. cit., p. 501.
31. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, *ibid.*, p. 460.
32. Dom R. VION, « L'accord sur les usages en 1258 », in Dom J. LAPORTE (dir.), *Millénaire monastique du Mont-Saint-Michel*, t. 1 (*Histoire et vie monastique*), Paris, 1967, p. 598.
33. Dom R. VION, « L'accord... », *ibid.*, p. 598 ; AVRANCHES, Bibliothèque municipale, ms. 214, seconde partie, fol. 1-9.
34. Dom R. VION, « L'accord... », *ibid.*, p. 598.
35. *Le Mont-Saint-Michel. Histoire et imaginaire*, Paris, 1998, p. 114.
36. A. DUFIEF, « La vie monastique au Mont Saint-Michel pendant le XII^e siècle (1085-1186) », in Dom J. LAPORTE (dir.), *Millénaire monastique...*, op. cit., p. 81 ; article de P. Bouet dans *Le Mont-Saint-Michel...*, op. cit., p. 113.
37. Dom R. VION, « L'accord... », op. cit., p. 598.
38. Dom R. VION, « L'accord... », *ibid.*, p. 598.
39. T. BONIN, *Regestrum visitationum...*, op. cit., p. 84.
40. Article de Maylis Baylé dans *Le Mont-Saint-Michel...*, op. cit., p. 125.
41. « *Inde venit rex ad Montem Sancti Michaelis, et audita missa ad majus altare, comedit in refectorio monachorum cum baronibus suis* », cf. L. DELISLE (éd.), *Chronique de Robert de Torigny...*, op. cit., p. 312-313.
42. Article de Maylis Baylé dans *Le Mont-Saint-Michel...*, op. cit., p. 125.

43. AVRANCHES, Bibliothèque municipale, ms. 149, dans J. CHAZELAS, « La vie monastique au Mont Saint-Michel au XIII^e siècle », in Dom J. LAPORTE (dir.), *Millénaire monastique...*, op. cit., p. 127.
 44. « *Postea, in nova camera abbatis, concessit ecclesias Pontis Ursonis Sancto Michaeli et abbati et monachis ejusdem loci, praesente Roberto abbate, et Ranulfo priore, et Manerio monacho, et Gervasio clerico Thomae cancellarii, et Adam scriba Roberti abbatis* », cf. L. DELISLE (éd.), *Chronique de Robert de Torigny...*, op. cit., p. 313.
 45. Dom R. VION, « L'accord... », op. cit., p. 598.
 46. Article de Maylis Baylé dans *Le Mont-Saint-Michel...*, op. cit., p. 125.
 47. J. LOTH, *Histoire de l'abbaye royale...*, op. cit.
 48. N. MANOURY, *Les bâtiments conventuels...*, op. cit. ; Vita Sancti Filiberti, éd. MGH, SRM, n° 8, p. 189.
 49. Dom R. VION, « L'accord... », op. cit., p. 598.
 50. É. FAISANT et F. SAINT-JAMES, « Les logis médiévaux de l'abbaye aux Hommes de Caen », in *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, 69 (2010), p. 9.
 51. É. FAISANT et F. SAINT-JAMES, « Les logis médiévaux... », *ibid.*, p. 49.
 52. V. GAZEAU, *Normannia monastica...*, op. cit.
 53. Dom R. VION, « L'accord... », op. cit., p. 598.
-

RÉSUMÉS

En 2012, une étude du bâti sur l'aile ouest du cloître de l'abbaye de Jumièges (XII^e siècle, Seine-Maritime) fut menée dans le cadre d'une thèse sur les structures d'accueil dans les abbayes bénédictines au Moyen Âge. Si ces investigations ont permis d'élaborer une nouvelle hypothèse sur la fonction de cet édifice, elles ont également soulevé de nombreux questionnements sur l'organisation de l'accueil à l'intérieur de l'abbaye. Ainsi, Jumièges fut le point de départ d'une analyse s'étendant à toute la Normandie ducal, en commençant par deux établissements en particulier : l'abbaye Saint-Georges de Boscherville, situé à 17 km de Jumièges, et le Mont-Saint-Michel. Les investigations ont porté sur l'organisation de l'accueil des pauvres comme des hôtes de marque, en joignant l'analyse des sources écrites et des vestiges archéologiques, afin de dessiner une première vue d'ensemble de la topographie de l'accueil et de la place occupée par les laïcs, nobles ou pauvres, à l'intérieur de ces établissements.

INDEX

Index géographique : France/Haute-Normandie, France/Jumièges, France/Le Mesnil-sous-Jumièges, France/Saint-Martin-de-Boscherville, France/Basse-Normandie, France/Le Mont-Saint-Michel, France/Caen

Mots-clés : accueil, hébergement, hôtellerie, salle de réception, logis abbatial, circulation, topographie monastique, architecture, pauvre, pèlerin, noble

AUTEUR

MATHILDE GARDEUX

Université Lumière Lyon II